

Chronique de la France Combattante

XXXIII

DEMAIN, LA FRANCE ...

Vaincre, il n'est pas d'autre voie. Il n'y en a jamais eu d'autre.

La France sait que chaque effort et chaque sacrifice, fussent-ils muets ou obscurs, pèsent dans la balance du destin.

GÉNÉRAL DE GAULLE

La libération de la Corse, premier département français à être délivré de l'envahisseur, après avoir été le dernier envahi, — délivré d'abord par son peuple, puis par les soldats français accourus — a causé en France une joie profonde et allumé une immense espérance. Il est vrai que depuis Juin 1940 le peuple Français n'a pas cessé d'espérer. Depuis Juin 1940 le peuple Français garde la même foi enracinée en la victoire finale. " Mais cette victoire quand viendra-t-elle ? " a-t-il pu parfois se demander. " Ne viendra-t-elle pas trop tard ? Quand nous serons tous morts de faim et de misère, les enfants étiolés, les hommes épuisés, les vieillards éteints, la race à bout de souffle, les prisonniers anéantis ? " C'est pourquoi, sans jamais vaciller ni disparaître, cette espérance a-t-elle dû, chez les individus, connaître des hauts et des bas. Aujourd'hui c'est une flamme qui aveugle.

En mer, la lumière d'un phare se précise et grossit à mesure que le navire s'en approche, jusqu'à devenir un énorme foyer éblouissant. Mais au début ce n'est qu'un point à peine perceptible qui

clignote à l'horizon incertain, troue les ténèbres entre les grains et les nuées, et que seul le marin de quart sur sa passerelle a été capable de discerner. Il arrive même que cette lueur de salut, après avoir surgi de la brume ou de la pluie, et palpité quelque temps, bien visible et indéniable pour l'homme de métier, disparaisse de nouveau pendant de longues heures, au point qu'on puisse douter de l'avoir jamais aperçue et définie. C'est alors qu'il faut croire en soi, c'est alors qu'il faut maintenir le cap, malgré le doute, la nuit redevenue opaque et hostile, et malgré tous les conseillers non responsables qui vous assaillent : " C'est impossible. Vous avez dû vous tromper. Votre fausse observation nous mène aux écueils. Changez la route, au plus tôt. Ce n'était pas le phare, mais un éclair errant, une étoile scintillant au ras de l'horizon, le feu vacillant d'une jonque. " (Les gens qui veulent vous arracher à la bonne route ont toujours mille explications plausibles, meilleures les unes que les autres.) Ils vont même jusqu'à vous dire : " C'est une illusion. Avouez-le ! Vous désiriez tellement le voir, ce feu, qu'il a fini par vous apparaître. Vous l'attendiez et l'aviez calculé dans cette direction. Alors c'est humain . . . Mais revenez à l'évidence. Il n'y a pas de phare. La côte dangereuse nous menace. Demi-tour ! Au large ! Vous n'aviez saisi qu'un leurre. " Et, vous accusant d'avoir vu *avec les yeux de la foi*, ils s'efforcent d'arracher cette foi de votre cœur de guide.

C'est là qu'il faut de la constance, surtout quand le navire est une patrie en perdition. Dieu a donné à la France un chef qui possède cette vertu et c'est pourquoi ceux qui nient et sèment le doute à tout propos sous ses pas, perdent leur temps, leur salive, et leur encre. Le 18 Juin 1940, au milieu de la nuit la plus opaque et de la plus dure tempête qui ait jamais démantelé la France, il a vu, lui seul, lui premier, le phare lointain : *la victoire des alliés*, et il a donné la route une fois pour toutes : *maintenir la France dans leur camp*. Après quoi les jeux étaient faits, les risques acceptés. Les uns avaient choisi Hitler, les autres son contraire. De part et d'autre ces risques étaient immenses. C'était le sort du pays, sa vie, son éternité menacée, bornée tout à coup. " Pourquoi s'obstiner ? nous disait-on. Les nations comme les individus, connaissent des périodes de grandeur et de déclin. Que les Français se résignent ! La France peut subsister comme une très honorable nation de second ordre, ce n'est déjà pas si mal. Sa culture, ses vertus, ses monuments, ses grands hommes, ses plaisirs . . . lui restent. " Nous devenions des gardiens de musée et de mauvais lieux. Paris, Luna-Park de la race des maîtres. Nos champs, leurs jardins ; nos souvenirs historiques, leurs bibelots ! On voulait bien nous laisser vivre à la petite semaine, à leur ombre. Et l'on nous vantait les douceurs de la paix. Et le maréchal mettait sa main, la main qui signa l'ordre de victoire de Verdun, dans celle qui traça " *Mein Kampf* ".

Mais de Gaulle avait donné la route. La petite luciole clignotante à l'horizon pouvait bien disparaître, noyée sous les grains et soufflée dans la tourmente, la route serait suivie. Aujourd'hui le faisceau du phare tout proche éblouit les plus incrédules. Il semble tout naturel qu'on ait suivi et gardé la route... Il est facile d'être prophète après coup. Pourtant... Les hommes ont la mémoire courte. En Juin 1940, les "réalistes" en donnaient pour quinze jours à l'Angleterre.

Cette route comportait des périls. Nous étions dérivés par des courants surnois. Il fallait contourner certains écueils, sans pour cela perdre la direction première, il fallait ruser avec le vent et la marée. La machine était poussive et risquait de nous lâcher à chaque tour d'hélice, en attendant que vissent nous sauver les remorqueurs alliés accourus. Avec l'obstination du navire bien dirigé et de l'aiguille aimantée qui le guide, nous nous sommes écartés et puis nous sommes revenus, écartés et revenus encore, nous avons fait la part de la dérive et nous avons maintenu le cap. Et nous avons marché, en attendant les secours, par nos propres moyens. On trouvera la comparaison trop facile, et la métaphore usée jusqu'à la corde. Elle s'impose pourtant avec exactitude à l'expérience de tout homme de mer.

Savez-vous, d'ailleurs, comment gouverne un navire ? Devant l'homme de barre, dont la roue agit finalement sur le gouvernail, se trouve un compas, une rose des vents. C'est la boussole terrestre en plus perfectionnée. Cette rose est montée sur pivot, suspendue à la cardan dans son habitacle, donc mobile par rapport au navire, mais fixe par rapport au pôle magnétique. Et l'axe du navire, lui, est matérialisé, sur la couronne extérieure de ce compas, par une petite ligne noire, un simple trait qui, pour le profane, n'a l'air de rien, et qui est pourtant la raison de tout. C'est cette petite ligne noire que le timonier s'acharne, quelles que soient les embarquées, à ramener vers la flèche, vers le cap, vers le degré de la rose des vents qu'on lui a donné à suivre. Cette petite ligne s'appelle *la ligne de foi*. Je ne connais pas de plus beau nom.

De Gaulle a déterminé les deux, la route à suivre par son intelligence et *la ligne de foi*, par son coeur. "Avoir, dit-il, la passion de la France !" Et quel que soit maintenant l'officier qui prend le quart, quel que soit l'homme qui relève l'autre à la barre, quelles que soient les vicissitudes, ni la ligne de foi ni la route ne seront plus changées jusqu'au port.

Les Français de France sont en vue du port.

Les Français de Corse y sont entrés.

Pour ceux qui suivaient la manoeuvre de l'extérieur, sans supporter les angoisses et les privations du peuple de France, il était relativement facile de *garder la foi*. Bataille d'Angleterre, victoires de Stalingrad, d'el Alamein, Tunis, Sicile, Italie, Sardaigne, Corse. Ces pierres stables plantées en plein courant aidaient à franchir le gué. La 5^{ème} colonne tentait bien de nous influencer, mais nous n'étions pas en son pouvoir, il nous était loisible de ne pas écouter ou de ne pas croire. Nous vivions à l'air libre, avec le droit de choisir nos journaux et de tourner le bouton de la radio sur la voix ennemie, neutre, aussi bien que sur l'alliée, pour nous faire une opinion personnelle. Nous n'étions — je parle pour les non combattants, et qui n'avaient pas les leurs en France — menacés ni dans nos vies, ni dans nos familles, ni dans notre pain quotidien. Et si nos soldats, nos aviateurs, nos marins couraient tous les risques, enduraient toutes les épreuves du combat, dans leur chair et dans leur âme, avec une rare énergie, leur sort, si dur fut-il, ne pouvait se comparer à celui des Français de l'intérieur.

A ces captifs il eut été permis de perdre coeur, et ne voyant plus luire le phare, de croire qu'ils s'étaient trompés, qu'ils l'avaient rêvé, comme le leur murmurait une armée de traîtres. De bonne foi, certains parmi les meilleurs ont pu s'égarer, et la part de ces erreurs honnêtes devra plus tard être faite. Autant le traître devra être sévèrement châtié, autant le tiède et le désespéré devront être accueillis et soutenus avec indulgence, avec affection. Nous dont les enfants grandissent, ou dont les parents survivent, nous qui mangeons à notre faim et nourrissons les nôtres à la leur, nous qui avons des vêtements, du feu ou de la glace, de l'argent, un métier — et même des "distractions", aussi modestes soient-elles, comme le cinéma, la cigarette ou la bouteille de bière au café chantant — nous qui avons parfois nos familles et le sourire d'un nouveau-né — nous, même si nous avons risqué les bombes, les mines ou les torpilles, même si nous avons connu l'orgueil et l'effort de porter les armes, ce fut à coeur ouvert et à ciel ouvert, et soutenus par l'approbation et l'exaltation de tout un peuple, de tant de peuples qui partagent notre sort, et connaissent des sorts bien pires, nous ne devons jamais oublier combien plus lourde, incomparablement plus lourde, est la longue peine de nos frères esclaves, les prisonniers, les déportés, les Français de France sous le joug, combien sont héroïques ceux qui mènent le combat clandestin, dévoués ceux qui les aident, courageux ceux qui ne les dénoncent pas au prix de leur propre vie, patient le peuple entier qui les soutient, les suit, partage leur haine en silence.

Silence. *Le Silence de la mer* fut le premier roman clandestin de France. Ce titre n'est pas un hasard. Le silence mure leurs lèvres et leur maison. Ils ne sont pas sûrs de leurs voisins, de leurs

amis, de leurs serviteurs, de leurs fournisseurs, de leurs confesseurs, parfois de leur famille même. Partout l'occupant et ses agents les épient, les menacent. Ce tout petit groupe d'adeptes sûrs qui sont leurs frères d'armes, ils ne peuvent les voir que le moins possible, par crainte de les compromettre et de se compromettre. Silence. Silence de l'allié et de l'adversaire. Silence dans l'action et dans la fuite. Ils sont traités de lâches par certains, parce qu'ils ne peuvent signer leurs combats ou leurs sabotages, et que "d'innocents otages" payent à leur place, si on ne les capture pas. Mais la pitié pour les otages mènerait à se livrer à la totale discrétion de l'ennemi. C'est un dur devoir de tuer et de laisser tuer. Silence si l'on est capturé, torturé. Aux traces affreuses qu'ont conservées certains corps, même après des mois d'inhumation, on mesure le prix qu'a coûté ce silence. On meurt en silence, seul. Entre une Marseillaise et la décharge de douze fusils Français. On est exécuté comme un traître ou un malfaiteur, parfois le peloton de l'espion, parfois la guillotine de l'assassin ; on est insulté par les feuilles connues et les organismes aux ordres de l'ennemi — mais qui ont les *apparences* les plus respectables. Les familles *apparemment* déshonorées dévorent l'affront et la peine en silence. En silence ceux qui les plaignent et les approuvent leur témoignent leur pitié et leur admiration. Quelle explosion quand le canon des alliés débarqués brisera ce silence ! "Quand un jour, sur notre territoire, l'ennemi aura dû reculer seulement d'un kilomètre, on verra ce que pèseront l'infailibilité, la collaboration, l'ordre européen, la révolution nationale !" dit de Gaulle. Ce recul on le verra bientôt.

Ce silence, loi de toute une nation, aura singulièrement mûri les âmes, trempé les volontés. Ceux de Bir-Hakeim avaient leurs drapeaux et leurs clairons, des uniformes, des médailles, des chefs visibles et réchauffants, ils affrontaient l'ennemi à visage découvert. Rommel leur faisait l'honneur de leur envoyer une demande de reddition manuscrite. Notre "Surcouf" s'engloutissait, les avions de nos escadrilles s'écrasaient, quand ils manquaient leurs adversaires et que ceux-ci ne les manquaient pas, selon la tradition millénaire d'une nation de soldats au combat. Les équipages sentaient leur mort normale et utile. Leurs exploits *avaient cours* parmi leur pairs, et ils sont en effet monnaie courante. Mourir tête haute aide à bien mourir. Mais le combat des aigles est différent du combat des termites.

En France c'est le combat des termites. Relisons cet extrait du manifeste des F.T.P.F. au Général de Gaulle :

"Nous combattons pour la liberté, avec la volonté de jouir de ses bienfaits avec tous nos compatriotes, unis dans la volonté de chasser au plus tôt l'envahisseur, de punir les traîtres, et de venger nos martyrs. Pour vaincre, nous sommes prêts à tous les sacrifices.

Les F.T.P.F. ne demandent pour eux que les moyens les plus puissants pour se battre. Ils savent, quand il le faut, donner leur vie comme vos soldats de Bir-Hakeim ou bien comme ceux mêlés au combat de la Huitième Armée britannique. Ce combat, ils ne peuvent le mener, ni vêtus d'un uniforme leur donnant les droits généralement reconnus à tous les soldats, ni dans l'exaltation que donne la bataille au coude à coude, face à l'ennemi. Tombés aux mains des occupants, leurs corps sont envoyés à la morgue, après la torture qui leur a écrasé le crâne ou rompu les membres, ou bien sont enterrés clandestinement par une police dont rien ne permettra d'oublier les crimes. Les F.T.P.F. se battent, font la guerre, et savent mourir avec un courage et un cœur de soldat. Leur plus ardent désir de soldats obscurs, inconnus, confondus dans la foule ardente des patriotes, afin de pouvoir mieux frapper l'ennemi, est de voir se former, à l'appel de la France Combattante, et sur tout le territoire français, l'Armée Française de la Libération, pour en finir avec l'ignoble occupant dont la France tout entière est souillée. Le seul droit, auquel prétendent tous les Francs-Tireurs et Partisans de France, sera d'y prendre leur place pour se battre avec honneur et discipline."

En attendant ils ont pour leur part l'ombre, le chuchotement, l'anonymat. Le corps lui même n'a pas le nécessaire soutien pour aider l'âme dans sa lutte inégale. Le sacrifice s'accompagne de misère physique et avilissante. On s'arrête en pleine action, tordu de coliques. On tremble en tirant, mais de froid. On s'évanouit parce qu'on a faim. C'est un vieil usage que partout les armées des peuples en guerre soient mieux vêtues, mieux nourries que les civils. Le soldat régulier joue aux cartes, mange et boit avant et après l'action. Le soldat chante, il rit ou gueule — ou rouspète, s'il est Français — et s'il se tait c'est par goût personnel ou parce qu'il n'a pas reçu de lettres. Quand il est au camp il dort à plein, confiant dans la sentinelle qui veille. A bord, le quart fini, le marin se repose sur celui qui lui a succédé. Même ceux qui ont subi dans nos rangs les pires épreuves, ne peuvent les égaler à celles des combattants obscurs de France, à celles de tous ceux qui, sans combattre eux-mêmes, aident, protègent, nourrissent, arment, cachent et sauvent les militants, au risque de leur propre vie et de la vie des leurs.

Voici un passage du dernier livre de Saint-Exupéry : " Lettre à un otage ", qui s'adresse à un de ces Français captifs, persécutés :

" Mon ami, j'ai besoin de toi comme d'un sommet où l'on respire. J'ai besoin de m'accouder auprès de toi, une fois encore, sur les bords de la Saône, à la table d'une petite auberge de planches disjointes, et d'y inviter deux mariniers, en compagnie desquels nous trinquerons dans la paix d'un sourire semblable au jour.

" Si je combats encore, je combattrai un peu pour toi. J'ai besoin de toi pour croire en l'avènement de ce sourire. J'ai besoin

de t'aider à vivre. Je te vois si faible, si menacé, traînant tes cinquante ans, des heures durant, pour subsister un jour de plus, sur le trottoir de quelque épicerie pauvre, grelottant à l'abri précaire d'un manteau râpé. Toi si Français, je te sens deux fois en péril de mort, parce que Français, et parce que Juif. Je sens tout le prix d'une communauté qui n'autorise plus les litiges. Nous sommes tous de France, comme d'un arbre, et je servirai ta vérité comme tu eusses servi la mienne. Pour nous, Français du dehors, il s'agit, dans cette guerre, de débloquer la provision de semences gelée par la neige de la présence allemande. Il s'agit de vous secourir, vous de là-bas. Il s'agit de vous faire libres dans la terre où vous avez le droit fondamental de développer vos racines. *Vous êtes quarante millions d'otages.* C'est toujours dans les caves de l'oppression que se préparent les vérités nouvelles : quarante millions d'otages méditent là-bas leur vérité neuve. Nous nous soumettrons, par avance, à cette vérité.

“ Car c'est bien vous qui nous enseignerez. Ce n'est pas à nous d'apporter la flamme spirituelle à ceux qui la nourrissent déjà de leur propre substance, comme d'une cire. Vous ne lirez peut-être guère nos livres. Vous n'écoutez peut-être pas nos discours. Nos idées, peut-être les vomirez-vous. Nous ne fondons pas la France. Nous ne pouvons que la servir. *Nous n'aurons droit, quoi que nous ayons fait, à aucune reconnaissance. Il n'est pas de commune mesure entre le métier de soldat et le métier d'otage. Vous êtes les saints.*”

Nous avons envers ce peuple d'otages, ce peuple de saints, d'immenses devoirs. Nous devons sans cesse en mesurer l'immensité, nous interroger à leur sujet et nous demander si nous avons fait assez pour eux : les combattants s'ils combattent avec autant de flamme, de patience que les francs-tireurs ; les non combattants s'ils sont vraiment autorisés par leur santé, leur âge, leur mission, leur métier, les ordres reçus, à ne pas tenir un fusil, à ne pas être dans une zone plus dangereuse ; les autres s'ils donnent assez de leur argent, de leur temps, de leur travail, à la cause ou aux oeuvres de guerre — ces fameuses oeuvres qui ne doivent pas être un décor, un snobisme, une distraction. Belles dames en uniformes guillerets, vieilles tricoteuses à cancons, messieurs importants sur des estrades pavoisées, hommes d'affaires à statistiques et à bénéfices, pensez aux irréguliers du maquis, et aux ménagères qui font la queue avant l'aube pour les nourrir, aux trains qui sautent, aux usines et aux moissons qui flam-bent. Serrons-nous tout contre ce peuple de France qui est la raison finale de notre lutte, et devant lequel nous comparâtrons un jour, mains pleines ou mains vides, auquel nous nous mêlerons de nouveau un jour. Car nous sommes, ô exilés par amour, partie de son sol et de sa chair. Nous qui n'aurons à apporter que les cicatrices et les croix de quelques-uns des nôtres, des traversées périlleuses et des

besognes tropicales, nous subirons malgré nous le reproche involontaire de ces visages émaciés, de ces enfants infirmes, de ces tombes de vieillards et de tout petits vers lesquels on nous conduira au lieu de nous conduire à leurs maisons désertes.

Craignons d'avoir mesuré notre effort, critiqué à tort, ou jugé légèrement leurs actions ou leur réserve. Que savions-nous de leurs épreuves, de leurs risques, de leurs dilemmes, nous qui étions libres ? Nous qui pouvions agir, pourvu que nous ayons choisi, et dont le choix était tellement plus simple, quelle fut notre action ?

Quelle possible comparaison entre se joindre, dans un pays allié, à un Comité de la France Libre, (ce qui pouvait même parfois procurer des avantages) et s'inscrire, en France occupée, à un groupement de résistance ? entre rédiger une revue, aidée et soutenue, dans une colonie ou un pays ami, et éditer, imprimer, distribuer, sous la menace de l'occupant, un journal clandestin ? entre s'enrôler dans les rangs des F.F.L. en Angleterre, en Afrique du Nord, et signer la formule d'engagement des Francs-Tireurs et Partisans, à Paris, en Savoie ? Entre vivre dans la brousse, le désert ou les deltas — et dans un camp de concentration ? entre mourir les armes à la main, et au poteau d'exécution, les nerfs brisés par la torture ? entre s'occuper d'œuvres, de commerce ou d'armement en terre française ou amie, et diriger une usine ou un magasin en France, sous l'oeil, le crayon, le téléphone, la pression quotidienne de l'ennemi, louvoyer entre la collaboration, les sabotages, la relève, la faillite, le renvoi des ouvriers sans pain et sans tickets pour s'en procurer.

Non, il n'y a pas de commune mesure entre notre action et la leur, "entre le métier de soldat et celui d'otage", et la pire de nos fautes serait — quelle que soit par ailleurs la valeur indéniable de notre effort — de nous parer, du peu, du très peu que nous aurons fait pour la délivrance de notre pays, et de nous présenter devant lui en faisant sonner nos titres, nos mérites, et la leçon à la bouche. Gare aux "retire-toi de là que je m'y mette." Souhaitons que les quelques maladroits ou ambitieux que peuvent abriter nos rangs, que nos quelques brouillons sans tact nous épargnent d'avoir à les faire taire de force, lorsque nous serons rendus aux Français de France et que les Français de France nous seront rendus. Il nous faudra surtout être discret, savoir écouter, être prêt à panser des plaies, toutes les plaies, les plus rebutantes, au physique comme au moral, à gagner la confiance, à réchauffer, à redresser. Il y aura beaucoup d'amertumes, de méfiance à dissiper dans certaines âmes. Celles qui résisteront à la grâce, qui se raidiront, seront parfois les meilleures. Car si l'on se tourne du côté du plus fort, sitôt qu'on a réalisé que c'est le parti le plus avantageux, cela ne suppose pas toujours une conscience égale à la clairvoyance. Comme il y a eu les profiteurs de la défaite, il y aura, écrit Jules Romains, "les profiteurs de la

libération." Les uns et les autres ne furent pas également nuisibles, mais ils sont également méprisables. Au surplus, ils jettent leur boue sur leurs voisins irréprochables. Rendons-les à leurs marais, avant qu'il ne nous tachent en s'ébrouant. Soyons peu, s'il le faut, mais soyons toujours purs. La foule, nous la trouverons en France.

Quand nous disons " la France nous ouvrira les bras ", c'est une belle image. Mais ce n'est pas une Marianne de théâtre, en tunique tricolore et en bonnet phrygien, avec une chaîne brisée lui tintant à la cheville, qui pressera ses enfants contre son sein maigre. Ce sont les Français de chair qui devront nous ouvrir des bras fraternels, des Français en chapeau ou en casquette, et nu-tête aussi, car même les casquettes coûtent cher, des paysans, des dockers, des cheminots — des ménagères en caraco, et des filles en chandail, déshabituées du fard, du miroir et du sourire, des vieux et des vieilles au regard dur, recuits dans l'héroïsme et tout raidis d'avoir duré — des Français qui auront tellement souffert, avec leur humeur, leur impatience, toute une échelle de valeurs, un vocabulaire, un " climat " de violence, de rancune qui nous seront inconnus, peu familiers, et qui pourront déconcerter plus d'une âme trop éprise de mercis emphatiques et de coeurs sur la main. Les Français auront, dans leur haine des paroles vaines, de la propagande et des façades, enfoui leurs coeurs au plus profond d'eux-mêmes. A nous de savoir les y trouver.

Ce qui s'est passé en Tunisie, en Corse, montre bien que les soldats, en civil ou en uniforme, se retrouveront comme des frères. Les soldats sont partout les mêmes : ils n'ont de droits que leur sacrifice et leur devoir est simple. Mais ce qui s'est passé en Algérie montre aussi que les collaborateurs mal repentis, ou repentis " pourvu que ça paye, " essaieront de brouiller les cartes. Ils sont tenaces, ils sont malins. Si un Darlan, un Boisson et leurs séides ont pu faire tant de mal, nul doute qu'un Pétain et un Laval tenteront d'en faire et en feront davantage.

Là encore de Gaulle nous dicte notre devoir :

" Ces paysans, ces ouvriers, ces bourgeois français frémissent sous la botte de l'ennemi et la police des collaborateurs ; ces mères françaises désespérées de voir dépérir leurs enfants, ces garçons français menés aux travaux forcés pour le compte de l'envahisseur ; ces hommes enchaînés et torturés dans les cachots ; ces soldats, ces marins, ces aviateurs français qui ont pris, prennent et prendront leur part glorieuse aux grandes batailles ; ces combattants de la Résistance française qui, malgré les fusillades, la prison, les persécutions, ne cessent pas de nuire à l'Allemand, sur notre sol comme sur le sien, en attendant qu'ils contribuent à l'écraser, tous ceux-là et toutes celles-là n'ont point d'autre pensée, d'autre espérance, d'autre certitude, que de voir l'idéal auquel ils offrent leur martyre l'emporter sans contrefaçons. *Le véritable réalisme, c'est de ne point les décevoir.*"

Jurons-nous de ne pas décevoir les Français de France.

Demain la France sera libérée. Nous n'y trouverons peut-être plus rien de son visage ni de son charme passés. Beaucoup de ruines et de salissures. Il faudra du temps, pour la nettoyer, l'assainir, s'y retrouver chez soi. Certaines lessives demandent une génération. Il faudra du temps pour rebâtir, retracer les paysages, redonner la force aux muscles, les couleurs aux visages et la joie aux coeurs. Méfions nous du lyrisme et de devenir nous-mêmes amers au spectacle de l'amertume, d'appeler ingratitude ce qui sera seulement ignorance ou juste sévérité, ou apathie. Certaines douleurs révoltent, d'autres endorment. Ce n'est pas en vain que durant des années les poisons de la propagande ennemie auront pénétré notre pays, brouillé le faux et le vrai avec tant d'artifice et de perfidie. Si la grande majorité est acquise à la victoire alliée, et surtout à la victoire française, il y aura plus d'un indécis, d'un découragé à sauver du désespoir et à remettre d'aplomb. Nourrir, vêtir et consoler — d'abord. Pour le lavage du linge sale — qui se fait en famille, nos alliés doivent connaître aussi ce proverbe — il faudra y procéder à la rivière, et non à table, à l'écart de ceux qui auront tant souffert pour le tenir propre, parfois sans y parvenir, ou pour le salir le moins possible tout en ne mourant pas.

Nos efforts actuels et futurs n'ont de sens qu'en fonction de la France. A quoi servirait de conquérir la France, si nous devions perdre son âme, si son amour se dérobaît ?

“ Libérer l'Europe, ” écrit le Lt. Col. Antoine dans un article de la *Marseillaise* : “ Les étapes de la Reconstruction ”, — libérer en particulier la France — c'est une tâche à laquelle chacun de nous doit contribuer de toutes ses capacités et jusqu'à la limite de ses forces.

“ Il faut en effet tout faire pour nous hâter, si nous voulons arrêter les souffrances de plus en plus dures de dizaines de millions d'êtres, si nous voulons que beaucoup d'entre eux puissent être ramenés à une vie normale, après une brève convalescence, *au lieu de devenir des incurables*. “ L'Europe, ce n'est pas une froide carte de géographie, mais une masse humaine qui crie : “ Au secours ! ”

“ Contribuons donc, chacun dans notre mesure, à ce que cette victoire soit aussi rapide que possible, afin que la *reconstruction humaine* de l'Europe ne soit ni trop longue ni trop délicate. La libération est une opération de caractère militaire qui se rattachera à l'ensemble des opérations de guerre. Mais c'est aussi une opération de sauvetage qui sera étroitement liée à l'oeuvre ultérieure de rétablissement et de développement.”

Pour ce sauvetage cependant, il faudra plus de justice que de charité. La charité blesse souvent. La justice rend fier qui la fait et qui la reçoit. Le changement de titre, naguère, de la *France Libre* en

France combattante était une première justice rendue aux Français de l'intérieur. Depuis c'est sur eux, sur leur volonté exprimée par les organes clandestins, par le Conseil de résistance, par les sabotages, les révoltes, que s'est modelée la politique de l'Afrique du Nord. C'est la volonté de la France qui a prévalu dans cette part de l'empire, et ce n'est que justice encore. Une assemblée consultative où la France est largement représentée par une majorité, y a été constituée et y agit. Empire soit, mais empire français. Toutes les terres ralliées dans la guerre et tous leurs peuples seraient, sans la volonté de la France, un corps sans tête. C'est la France qui doit prévaloir et elle n'est pas si muette qu'on veut bien le dire. Les derniers coups de barre donnés à Alger montrent bien dans quel sens la France donne ses ordres en silence, comment *elle veut* être gouvernée, aujourd'hui et demain. Sa justice a commencé à s'exercer.

Une grande campagne de solidarité nationale a eu lieu à la fin de l'année dernière pour aider à nourrir et à armer les combattants francs-tireurs et patriotes. De l'anniversaire de Valmy, le 20 Septembre, à celui de l'armistice, le 11 Novembre, les Français de l'empire, de l'étranger, ont donné sans compter pour ceux qui se battent dans la nuit et la terreur, qui se battent à leur place, ou en les attendant. Le succès de cette campagne a été énorme. On quêtait pour la rançon de notre mère captive. Qui aurait osé ne pas donner ? ne pas tout donner ?

Mais ce que nous avons pu faire est bien peu. C'est une goutte d'eau à qui meurt de soif. C'est une goutte d'eau qui vient tard, qui vient *peut-être* trop tard. Relisons l'appel au secours que Fernand Grenier, député communiste de Saint-Denis a, poussé récemment, peu de temps après avoir lui-même quitté la France :

“ Les Français de France demandent chaque jour, avant tout et par dessus tout, que nous lancions un pathétique S. O. S. *avant qu'il ne soit trop tard*. Pour peu que nous interroignons ceux qui arrivent du front intérieur, nous sentons comme un reproche de ne pas nous lever chaque matin en pensant à la souffrance de Paris et de Strasbourg. Essayons de comprendre ces hommes de chez nous, ces échappés ou ces envoyés de l'enfer.

“ Il faut le crier chaque jour. La libération ne doit pas venir trop tard. La libération presse. Autrement nous ne retrouverons qu'une France tuberculeuse. La France est à bout. Voilà le fait brutal.”

Et lui aussi, souligne, comme Saint-Exupéry où sont les héros et les saints. “ Les héros sont, pour l'heure présente, ceux qui combattent l'ennemi sur le sol de France. La lutte clandestine est devenue si dure que tout homme de coeur éprouve comme un remords d'être à l'abri de la faim et de l'oppression.”

Mais ce remords ne doit pas être stérile : il doit nous porter sinon à l'action, du moins à la résolution. Que ferons-nous demain en rentrant en France ? Que ferons nous pour les Français délivrés ?

Demain la France... l'écrivain Russe Ilya Ehrenbourg a écrit récemment, en assistant à la libération de l'Ukraine dévastée, des lignes émouvantes. Retrouverons-nous, nous aussi, une France écorchée vive par l'occupant, forcé de lâcher sa proie ? Dieu nous l'épargne !

“ Quel spectacle horrible que celui qui s'offre à nos yeux à mesure que nous avançons vers l'ouest ! Les Allemands chassent devant eux la population de régions entières. Ils veulent que les femmes russes creusent des fosses le long du Dniéper. Villes et villages, tout a été brûlé. Ils sont fiers de leur oeuvre. Et l'un d'eux m'a dit, en faisant claquer sa langue : “ Un vrai désert, n'est-ce pas ? ” Les gens se cachent dans les bois. Dans leurs yeux ternes, je lis l'effroi et la détresse. Deux années durant, par la menace, l'humiliation, la corruption, les Allemands ont mutilé les coeurs. *Et c'est un autre désert encore dans l'âme de ceux qui sont tombés sous le joug allemand.*

“ Je songe aujourd'hui à une terre qui m'est chère, aux vignerons de Bourgogne, aux pêcheurs de Bretagne, aux ouvriers des faubourgs parisiens, à mes amis les écrivains et artistes français, au peuple sur lequel l'infortune et l'asservissement se sont brusquement abattus, telle une malédiction de la Bible. Qui connaît la France comprend ce que signifient pour elle trois ans d'esclavage. Il ne s'agit pas en l'occurrence des ruines, ni même de la famine, *mais de la contrainte, de cette existence en dehors de toute atmosphère respirable, auxquelles a été condamné un peuple entre tous indomptable et intransigeant.*”

C'est ce désert de l'âme qu'il nous faudra replanter, irriguer, rendre fertile ; à ce sable aride nous devons redonner ses verdure et ses roses. C'est cette atmosphère irrespirable qu'il nous faudra assainir. Pour chasser les miasmes un timide courant d'air, une bouffée de brise du large ne suffira pas, il y faudra la tempête salubre, l'immense souffle de la liberté et des mers sans limites.

Sommes-nous prêts pour cette tâche qui demandera des années d'efforts et de sacrifices ? Il n'y faudra pas seulement des discours et des brochures, mais des actes. Sommes-nous prêts à payer d'exemple ? Nous devons rentrer en France, dès qu'elle sera libérée, non pas vers une récompense bien gagnée et un repos douillet, mais vers de nouveaux travaux, de nouvelles épreuves.

Demain la France... Nos villes, nos campagnes, ce qu'il en restera ; le désert des ruines et des âmes ; notre terroir et son accent, si l'on n'a pas chassé nos paysans ; notre travail repris, s'il subsiste ;

les parents retrouvés, s'ils survivent ; les amis perdus, s'ils n'ont pas trahi ; le dénombrement des morts, des captifs, des malades, la grave joie de retrouver les siens, la presque honte de leur présenter nos enfants joufflus, bien vêtus, et joyeux, osant parler, respirer, critiquer, rire ; nos vêtements intacts et chauds, nos chaussures de vrai cuir étanche. Attention au premier repas qu'il nous offriront et qui leur aura peut-être coûté si cher ! Attention à la réaction de notre estomac, si nous le trouvons immangeable ! Et attention à ne pas trop leur montrer notre immense pitié. Ce qu'ils voudront ce n'est pas être plaints, mais aidés, mais sauvés, mais, guidés, sans leçons, sans ordres, sans remontrances ; guidés comme des fils doivent guider leur mère, quand elle fait ses premiers pas en se levant de son lit de mort.

Demain, s'il n'y a plus de sang versé, il y aura encore des pleurs, des pleurs de joie — et de deuil, — et des travaux et des sueurs. Les membres des amputés ne repoussent pas, les enfants morts ne ressuscitent pas, certains corps sont malades pour la vie, certaines âmes tordues et désespérées à jamais. Et les bébés qui ne sont pas nés quand ils naîtront, naîtront trop tard. Oui, des épreuves nouvelles nous attendront, et non des triomphes, des besognes sans nombre, des critiques, des incompréhensions, des combats. Armons-nous de courage et de patience. La France à refaire sera une tâche merveilleuse, mais épuisante. A l'oeuvre. Elle en vaut la peine.

Et si notre vie à nous est sacrifiée, nous travaillons pour nos fils, et pour les fils de nos fils.

Demain c'est en enfants soumis et dévoués et non en "expliqueurs de coups", et non en touristes avides de Montmartre et de champagne, que nous devons rentrer en France. De même qu'il nous faudra peu de temps pour reconnaître les nôtres, — les vrais nôtres — de même la France saura vite reconnaître les siens. Mais tout ne finira pas en embrassades, en épilogues de films d'Hollywood : il y aura des familles désunies, des carrières brisées, des malédictions rentrées, des absolutions et des sacrements refusés : nous devons, coûte que coûte, éviter la cassure du pays entre celles des élites qui auront trahi et les classes ouvrières et paysannes qui auront gardé le sens national.

L'année commence. Tout laisse à penser qu'avant qu'elle s'achève nous délivrerons, avec l'aide de nos alliés, le sol sacré. Sachons être dignes de cette joie unique — le retour, la fin de l'exil. Le plus dur est fait pour ce qui est de la guerre. Mais pour ce qui est de la France, le plus dur est devant nous.